



Gaspard Kœnig

L'ENFER

Roman

Éditions de
L'Observatoire

L'Enfer

Du même auteur

ROMANS :

Kidnapping, Grasset, 2016.

La Nuit de la faillite, Grasset, 2013.

Un baiser à la russe, Grasset, 2006 (prix Publicis).

Octave avait vingt ans, Grasset, 2004 (prix Jean-Freustié).

ESSAIS :

Tracts de crise (n° 48) – Ralentir, Gallimard, 2020.

La Fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle, Éditions de l'Observatoire, 2019.

Voyages d'un philosophe aux pays des libertés, Éditions de l'Observatoire, 2018.

Time to Philo, Larousse, 2017.

Les Aventuriers de la liberté, Plon, 2016.

Le Révolutionnaire, l'Expert, le Geek. Combat pour l'autonomie, Plon, 2015 (prix Turgot, prix Zerilli-Marimo de l'Académie des sciences morales et politiques).

Leçons sur la philosophie de Gilles Deleuze, Ellipses, 2013.

Leçons de conduite, Grasset, 2011.

Les Discrètes Vertus de la corruption, Grasset, 2009.

Gaspard Koenig

L'Enfer

L'Éditions de
L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1701-5
Dépôt légal : 2021, janvier
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

I

*Au milieu du chemin de notre vie
Je me retrouvai par une forêt obscure
Car la voie droite était perdue.*

Dante, *L'Enfer*, chant I

La lumière me parut d'abord aveuglante, puis mes yeux s'habituaient et je distinguai sa silhouette à travers la brume. Je m'avançai, écartant de la main des lambeaux de nuages. J'avoue que je fus un peu déçu en le voyant de près. Je l'imaginais comme la sculpture de Michel-Ange qu'on nous avait montrée lors d'un voyage organisé en Toscane : vêtu d'une ample toge, la barbe et les cheveux moutonnant autour d'un visage altier. J'espérais au moins un peu de dignité dans son attitude, un salut respectueux, une reconnaissance de nos mérites respectifs. Au lieu de quoi, je me trouvai nez à nez avec un être assez chétif, mal fagoté, le regard torve abrité derrière de fines lunettes rondes, qui ressemblait au comptable de *La Liste de Schindler*. Il regarda ses fichiers et marmonna mon nom.

Je n'étais pas trop inquiet. Ma mort avait été aussi quelconque que ma vie. J'avais succombé très normalement, quoique trop tôt à mon goût, à une maladie tout aussi normale. J'étais assez jeune pour être regretté mais assez vieux pour que cette infortune ne vienne pas à la tragédie. Je ne m'étais jamais trop préoccupé de l'au-delà. Contrairement à ce que l'on croit, l'agonie n'est pas

le meilleur moment pour penser à la mort. Entre les consultations, les soins, les opérations et les visites, j'avais un agenda de ministre. Les querelles avec les aides-soignantes, pour un pot mal vidé ou une purée trop froide, me mettaient dans un état d'irritation permanent et me poussaient à concevoir des stratégies de représailles plus mesquines les unes que les autres. Surtout, les douleurs m'empêchaient d'envisager la suite. J'étais obsédé par mes prises de morphine, sadiquement espacées pour me laisser le temps de souffrir. Ensuite, ma tête se vidait. Et ça recommençait. Comment serait-il possible de se « préparer » dans ces conditions ? Qui a jamais pu croire qu'un organisme épuisé par les coliques fût susceptible de la moindre sagesse ? On voit bien que toutes les platitudes sur la mort ont été répandues par des vivants. C'est à cette anomalie que j'ai décidé de remédier en écrivant ces lignes.

Le comptable feuilletait son livre d'un air attentif, en prenant des notes sur un petit carnet en cuir noir. D'après ce que je pouvais voir, il alignait essentiellement des chiffres. Par moments, il levait son stylo et fronçait les sourcils, absorbé dans des calculs qui semblaient complexes. Il aurait pu s'éviter cette peine. J'avais été marié pendant quarante-six ans, sans jamais tromper ma femme. C'était d'autant plus méritant que, durant mes premières années comme professeur d'université, les étudiantes n'étaient pas farouches, et pour certaines fort entreprenantes. Nombre de mes collègues n'avaient pas eu mes scrupules. Ou était-ce, au fond, de la lâcheté, la peur de passer à l'acte ? Je confesse que l'âge augmenta mes regrets au même rythme qu'il réduisit les occasions de les formuler. Toujours est-il que, bon gré, mal gré, je restais d'une fidélité inébranlable. Le reste fut à l'avenir : je ne me droguais pas, ne jouais pas, ne m'endettais pas, et consacrais diligemment mon salaire aux frais du ménage puis à l'éducation de notre fils unique. Aucun excès, hormis quelques

grands vins pour fêter nos anniversaires de mariage. Quant à ma carrière, je la conduisis honnêtement, publiant mon lot d'articles de recherche académiques, qui me valurent une réputation correcte. Je n'ai jamais plagié un collègue. Je me suis bien gardé d'entrer dans le cercle des universitaires vénaux, qui monnaient leurs analyses dans des cabinets de conseil ou qui jouent aux Nostradamus dans les médias grand public. Vous pouvez bien chercher, pensai-je en observant le comptable qui fulminait, vous ne trouverez pas l'ombre d'un conflit d'intérêts. Je ne dis pas que je n'ai pas, de temps à autre, exploité les travaux d'un thésard sans trop les citer. Mais bon, c'est la loi de l'université. Chacun son tour.

« Un moment », bredouilla le comptable en disparaissant soudain. Je me retrouvai seul dans cet espace désert. La brume s'était dissipée et avait laissé place à une lueur diamantine, aveuglante, qui me rappela une des rares aventures de ma vie quand, sur la route du ski, nous avions été pris dans une tempête de neige : au milieu d'une blancheur aussi uniforme, on perd ses repères, on ne distingue plus le haut ni le bas, l'avant ni l'arrière. On dirait que l'absence de contrastes supprime les forces de gravité. Sur terre, le monochrome est probablement ce qui se rapproche le plus de l'apesanteur. J'avais immédiatement arrêté la voiture, par prudence, pour éviter de quitter la route. J'essayai de résister à la panique alors que mon fils hurlait à l'arrière. Au bout d'une dizaine de minutes, un véhicule plus expérimenté, 4x4 massif avec des phares comme des projecteurs de cinéma, était arrivé à notre hauteur. J'avais alors pu repartir en restant collé à ses phares arrière. Je conduisais comme on joue à un jeu vidéo, sans voir la route, sans comprendre la trajectoire, simplement en visant ces deux points rouges qui menaçaient de disparaître dès que je cédaï le moindre mètre de terrain. Je sentais le sang qui me battait aux tempes sous l'effet d'une urgence vitale que

ni ma vie de famille, ni la rédaction de mes articles, ni la routine des cours ne m'offraient plus depuis bien longtemps. J'avais l'impression, certes irrationnelle, que le brouillard avait définitivement envahi le monde ; qui pouvait dire où me conduisait ce 4×4, sentinelle de l'enfer ? Puis, naturellement, la route réapparut, si rassurante. Cette histoire alimenta les conversations familiales pendant des années. C'était ma Bérézina à moi.

Ici, il n'y aurait pas de 4×4 pour me tirer d'affaire, mais je me sentais étrangement calme. Seul repère dans cette blancheur sans nuance, un tabouret en bois. Je m'en approchais à pas mesurés, craignant à tout moment de perdre l'équilibre dans ce drôle d'espace sans ligne d'horizon. Le tabouret était rongé par l'usure. J'hésitais à m'y asseoir. Comme les statues des saints ou les tables de ferme, il avait pris les marques de ses visiteurs. Des milliers, des millions de paires de fesses avaient évidé le siège, dessinant deux cuvettes luisantes. Sur les côtés, des doigts inquiets, crispés, transpirant ou pianotant avaient créé une dentelure irrégulière. Combien de jeunes trépassés avaient fait là leur examen de conscience ? De combien de crimes, de mensonges et de tromperies ce tabouret avait-il été le témoin silencieux ? Année après année, siècle après siècle, tous les vices de l'humanité avaient travaillé le bois. Je m'y installai avec précaution. La structure semblait bien résister ; les pieds tremblaient à peine. « Ce doit être du chêne », pensai-je. Considérant que, dans mon cas, il n'y avait pas grand-chose à confesser, je m'abandonnai à des rêveries assez innocentes. Je gardais les mains sèches. Avec des morts comme moi, le tabouret pourrait encore durer mille ans.

Enfin le comptable revint, tout sourire. Il me regarda dans les yeux.

- Tout est réglé, merci pour votre patience.
- Je vous en prie !

– Je ne sais pas pourquoi il y a eu toutes ces complications, alors que votre dossier est très simple. Nos systèmes ne sont jamais à jour...

– Ne vous en faites pas. J'ai connu ça avec les dossiers d'inscription des étudiants. La machine fait généralement n'importe quoi...

Le pauvre scribouillard avait l'air de s'être pris une rouste par ses supérieurs. À voir son air repentant, peut-être l'affaire était-elle remontée jusqu'au Boss suprême. J'étais quand même professeur d'université. Je ne réclamais aucun privilège bien sûr, mais il est normal qu'il revienne à chacun selon ses mérites, non ?

– Je suis encore désolé pour l'attente.

– J'ai l'éternité devant moi, vous savez !

Je l'engageai à rire. Il se détendit. Je ne voulus pas l'accabler. Quel métier ennuyeux, pensai-je. Noter, noter, encore noter. Trier, sélectionner, répartir. Affronter, encore et encore, les incompréhensions, les mécontentements, les protestations. Ce fut mon pain quotidien pendant quarante ans, en corrigeant les copies ou en dirigeant les jurys de thèse. Mais les décisions que je prenais portaient moins à conséquence. Alors que le comptable se trouvait devant un choix binaire et définitif. Tant de pression devait forcément déteindre sur son moral. Je ne pouvais pas le blâmer de vouloir se couvrir.

– C'est par là, me dit-il aimablement en esquissant un geste du bras vers ma droite, ce qui acheva de me rassurer.

Je portai mon regard dans la direction qu'il m'indiquait, mais sans rien apercevoir d'autre que cette même plâtrée de blancheur totale. Quand je me retournai vers lui, il avait déjà disparu. Je ne fis pas l'erreur de partir à sa recherche ; quelques pas de travers auraient suffi à me désorienter tout à fait, et je n'avais aucune envie de partir dans la mauvaise direction...

J'entamai ma route en tâchant d'avancer aussi droit que possible. Mes pieds avançaient bien l'un devant l'autre mais je ne sentais aucune progression, comme sur un tapis de course. Je continuai néanmoins, que faire d'autre ? Une pointe d'angoisse affleurait devant ce néant lumineux. Combien de temps cette marche dura-t-elle ? Une minute, une heure, une journée, une année ? Je n'en ai aucune idée. Mes membres étaient comme anesthésiés, incapables de sentir l'effort. Faute d'espace où se matérialiser, le temps avait disparu lui aussi. Seul le rythme de mes pensées me permettait de maintenir tant soit peu la perception de la durée. Pour ne pas sombrer, je me forçais à philosopher, moi qui m'étais tenu ma vie durant à des calculs d'une rationalité sans faille.

« Le blanc, c'est comme le noir », me surpris-je à dire à voix haute. Un abîme.

II

*Moi seul
Je m'apprêtais à soutenir la guerre
Du long parcours et de la compassion
Que rapportera la mémoire sans erreur.*

chant II

Je compris que l'arrivée était imminente quand, petit à petit, mon corps se remit à peser. Je sentis mes pieds qui se posaient sur un sol plus ferme, la sueur qui coulait dans mon dos, ma tête qui bourdonnait. Mes jambes me semblèrent d'une lourdeur de pierre ; je titubais sous mon propre poids. Ce n'était pas le moment de flancher ; je rassemblai mes forces pour ce qui devait être l'effort final avant la béatitude éternelle. Je remarquai avec soulagement que le monochrome blanc se fendillait, laissant apparaître des taches crème, des ombres grisées, des nervures marbrées. Malgré mes crampes, j'étais empli d'excitation et de curiosité. J'accélérai le pas dans une chaleur éprouvante.

À l'approche de ma destination, je réfléchis plus concrètement à ce qui m'attendait, comme lors de nos vacances en famille, quand nous doutions soudain que l'Airbnb fût à la hauteur de sa présentation sur le site. Dans le cas présent, je disposais d'indications extrêmement parcellaires puisées dans ma maigre culture théologique, et je n'aurais certainement pas la possibilité de rendre les clés. Une légère inquiétude me gagna.

La perspective des soixante-douze vierges vantée par le Coran me semblait assez intimidante. Ma vie sexuelle s'était arrêtée d'elle-même quelques années auparavant, et je me voyais mal monter à l'assaut des « houris aux grands yeux noirs, semblables aux perles ». Les champs Élysées des Grecs, avec leur printemps perpétuel, leur charme bucolique et leurs gazouillis d'oiseaux, me paraissaient plus souhaitables, même si je me voyais mal grappiller du raisin pendant des millions et des milliards d'années, quel ennui ! Quant à l'Éden chrétien, il m'avait toujours semblé trop complexe, trop torturé pour être vraiment paradisiaque, sans compter que j'avais une peur bleue des reptiles. Comment peut-on résister pour l'éternité à un interdit ? C'est statistiquement impossible : sur une ligne de temps infinie, toutes les combinaisons doivent se produire. Je n'allais de toute façon pas faire la fine bouche.

Un bruit régulier interrompit mes réflexions, plic-ploc lointain, comme les gouttes d'eau des fontaines japonaises qui tombent à intervalles précis dans une bassine. Je regardai alentour dans l'espoir de voir un nuage de pluie. Rien. Pourtant, le bruit ne cessait de s'amplifier. Il semblait venir de dessous, comme si l'on toquait à la surface. Je me rendis finalement compte que c'étaient mes pas qui résonnaient. L'employé de la morgue m'avait habillé avec mes chaussures en cuir, celles que je mettais tous les ans au gala des Économistes Rigoureux, et j'avais toujours été embarrassé par leur claquement très particulier. Je tressaillis de joie. Si mes semelles produisaient un son, elles tapaient donc sur une surface dure, réelle, incontestable. Et si ce son me revenait en écho, c'est qu'il y avait une limite contre laquelle il rebondissait : quelque chose au milieu de rien, des murs, une porte, la vie !

Les nuances de blanc se faisaient de plus en plus marquées ; l'espace autour de moi se craquelait. Je vis apparaître des lignes couleur crème qui, de chaque côté de mon chemin, découpaient

des petits carrés scintillants. Le sol lui aussi se dégagea de la masse brumeuse ; on aurait dit du marbre. Enfin s'allumèrent au plafond des spots lumineux régulièrement espacés, autant de repères qui me donnèrent le sentiment d'avancer. En fait, je me trouvais dans un couloir, semblable à celui d'une piscine ou d'un hôpital. Puis surgit un point sombre devant moi. Ça aurait pu être un mouche-ron distant d'un mètre comme une montagne éloignée de cinq cents kilomètres. J'en distinguai bientôt la forme, un long ruban noir posé à même le sol. J'avancai encore. Le temps reprenait son cours habituel, et avec lui revenaient les petits maux du corps. Mes pieds, serrés dans ces souliers trop rigides, commençaient à me faire souffrir. Je regrettais mes chaussures de randonnée. Je me surpris également à ressentir dans mon estomac un titillement de faim. Je fouillai mes poches à tout hasard : rien, pas le moindre bonbon. Les Égyptiens, qui préparaient leurs morts à un long périple dans l'Hadès avec serviteurs, victuailles et animaux de compagnie, étaient moins sots que nos croque-morts modernes.

Au bout d'une petite demi-heure, je me trouvai devant un tapis roulant dont je ne voyais pas la fin. Si je l'empruntais, je n'avais aucune certitude de pouvoir le quitter. Mais comme de toute façon j'ignorais tout de cet endroit, autant choisir la voie la plus rapide et la plus pratique.

À mesure que j'avancais, le tapis accélérait, à en juger par le rythme auquel les spots lumineux se succédaient. C'était assez vertigineux. Un arrêt brutal m'aurait envoyé dans le décor. Je n'imaginai pas le trépas aussi sportif. En même temps, que pouvais-je craindre ? J'étais déjà mort et enterré. Je n'avais rien de mieux à faire que d'avancer.

J'avais faim, soif, et des ampoules aux pieds. Le temps était revenu, et avec lui l'ennui. Tous les élus devaient-ils en passer par cette drôle d'épreuve ? Était-ce pour mieux apprécier la suite ? À court d'imagination, je me remémorai le dernier article de

recherche que j'avais publié. Après ma retraite et encore tout au long de ma maladie, je m'étais efforcé de rester actif intellectuellement. J'admets volontiers que l'âge m'avait rendu plus virulent. Je n'avais plus de collègues à ménager ni de réputation à défendre. Mon article, dont je me souvenais avec une clarté étonnante, entendait réfuter avec moult formules mathématiques la thèse à la mode des « biais cognitifs » chez le consommateur. J'étais de plus en plus irrité par le succès de « l'économie comportementale ». Sur la base de quelques vagues enquêtes psychologiques, on y traitait les individus comme des enfants à la merci de la moindre incitation. Si c'était le cas, jamais les marchés n'auraient pu prendre la forme somme toute fonctionnelle que nous leur connaissions, générant concurrence, innovation et mobilité sociale. Au risque de paraître ringard, je croyais encore à l'*homo æconomicus*, capable d'effectuer des choix conscients et rationnels. J'avais été formé à l'école de Chicago et, même s'il fallait bien sûr procéder à quelques ajustements théoriques, je tenais pour valides les principes fondamentaux du néolibéralisme, qui avait considérablement amélioré les conditions de vie sur cette planète au cours des cinquante dernières années. Les progrès dans l'éducation, l'alimentation, la santé ou les transports auraient stupéfié nos grands-parents. La nouvelle génération avait beau jeu de faire la grimace, elle qui n'avait jamais connu la famine, l'illettrisme ni la guerre ! Mon article réhabilitait au fond le consommateur averti, l'agent économique responsable. En y réfléchissant, c'était un peu mon testament intellectuel. Dommage que je n'aie pas eu le temps d'observer les réactions qu'il devait immanquablement avoir suscitées. J'imaginai sans peine la tête de mes anciens thésards ! Je leur avais vraiment joué un bon tour avant de disparaître.

Le tapis commençait à ralentir. Je distinguai devant moi une silhouette féminine habillée dans un ensemble vermillon,

un tailleur-jupe assez classique, comme ceux que portent les hôtessees d'accueil. Instinctivement, je rentrai ma chemise dans mon pantalon et brossai de la main ce qui me restait de cheveux. L'hôtesse m'attendait à l'extrémité du tapis, les bras croisés, l'air engageant. Elle devait avoir vingt ans. Un grain de beauté sous l'œil lui donnait un charme andalou. Moi qui avais été si longtemps marié à une femme d'origine nordique, aux lèvres minces et au corps sec, j'avais toujours eu une curiosité inavouée pour les beautés méditerranéennes. Je conservai néanmoins assez de dignité pour ne pas lorgner vers son corsage.

– Bienvenue ! me dit-elle simplement en me tendant une petite boîte enrobée d'un ruban.

Puis elle disparut, aussi vite que le comptable auparavant. « C'est une manie, ici », maugréai-je. Je marchais à présent dans un couloir tout à fait conventionnel, qui débouchait sur une sorte de hall où semblait régner une certaine animation. Je défis le nœud du ruban. On aurait dit un de ces parfums que j'offrais à mon épouse pour ses anniversaires. Au lieu de cela, la boîte contenait deux pièces d'une élégante couleur gris métallisé, disposées dans un écrin en mousse : une carte de crédit à mon nom et une puce électronique dont je ne saisis pas l'usage. En tout cas, le Ciel était à la pointe de la technologie ! Je me félicitais que Dieu ait su évoluer avec son temps. Je fourrai ces délicats cadeaux d'accueil dans mes poches et me débarrassai de l'emballage dans une poubelle qui se trouvait opportunément à proximité. Encore quelques pas, et je pénétrerais dans le hall. Je saurais enfin à quoi ressemblait l'au-delà. Une chose était d'ores et déjà certaine : les écrivains qui avaient prétendu décrire le paradis, l'enfer et tous leurs mystères s'étaient bien fichus de nous. La réalité semblait à la fois plus familière et moins compréhensible.

III

*Le haut sommeil fut rompu dans ma tête
Par un éclat de foudre, et je repris mes sens
Comme un homme qu'on réveille de force.*

chant IV

Un aéroport. Je n'en croyais pas mes yeux. Un banal aéroport, avec des boutiques, des comptoirs de compagnies aériennes, des passagers pressés tirant leur valise, de pauvres hères en transit avachis sur les sièges. Des hôtesse en rouge s'activaient de tous côtés. Les écrans affichaient une bonne centaine de destinations, avec des décollages toutes les cinq minutes. Le comptable et ses associés ne manquaient pas d'humour : pour monter au Ciel, prenez l'avion !

Après toute cette course, je me sentais sale et dépenaillé, mais étrangement dispos, sans l'ombre d'une fatigue. L'adrénaline, sans doute. On me jetait des regards en coin. Tout le monde semblait vêtu sinon de manière élégante, du moins avec des vêtements propres et neufs. Il est vrai qu'au paradis, mes pensées auraient dû être plus élevées. Pour moi cependant, l'urgence était de me doucher et de me changer.

J'interpellai timidement une hôtesse. Elle se montra tout aussi aimable que la précédente. Je ne pus m'empêcher de remarquer un grain de beauté similaire à celui de mon Andalouse, quoique perché un peu plus haut, sur la pommette.

– Vous n’avez pas reçu la carte ? s’étonna-t-elle. Je peux vous en commander une autre.

– Si...

– Eh bien voilà, il n’y a plus qu’à l’utiliser !

– Mais...

Je regrettais de n’avoir jamais appliqué à moi-même les principes d’épargne que je prêchais. Sur mon compte courant, il n’y avait pas de quoi remplir trois caddies. Et j’avais fait l’erreur de léguer à ma femme mon seul actif véritable, un trois-pièces du centre-ville acheté sur vingt-cinq ans. Comment aurais-je pu prévoir ?

– Oh, mais ne vous inquiétez pas ! dit-elle en remarquant mon embarras. Vous avez un crédit illimité ici.

– Un crédit illimité ?

– Comme tout le monde, répliqua-t-elle avec un brin de condescendance.

Je restai sans voix. À quoi ressemblait donc la banque centrale du paradis pour injecter ainsi de l’argent en continu ? Et comment l’offre pouvait-elle suivre une demande devenue infinie ? C’était la version monétaire de la corne d’abondance...

– Et si vous cherchez les douches, ajouta-t-elle en m’inspectant d’un bref regard, il suffit de suivre les panneaux.

Je levai la tête. Il y avait en effet des pictogrammes pour tout, bien plus abondants que dans les aéroports de l’ici-bas. Ils indiquaient les toilettes et les restaurants, mais aussi les massages, les fleuristes, les piscines, les cinémas, les boîtes de nuit, les réparateurs de montres et les traiteurs italiens. On aurait pu passer l’éternité dans cet endroit sans en sortir ! Je sentis une certaine impatience me gagner à l’idée de tout voir, tout essayer, tout connaître. Paradoxalement, j’allais peut-être enfin pouvoir profiter de la vie !

IX

Et par là nous sortîmes, à revoir les étoiles.

chant XXXIV

Avant d'ouvrir les yeux, mes sens se réveillèrent un à un. Le toucher, d'abord. Je me trouvais allongé sur une surface inégale, rugueuse par endroits, amollie à d'autres. En la caressant, mes doigts en retenaient des fragments sableux. Ce fut surtout l'odeur qui me surprit. J'étais tellement habitué aux odeurs subtiles des parfumeurs que j'eus l'impression de suffoquer en respirant ce mélange brut d'humus, d'algues et de sel. Je me laissais pénétrer avec délice par ce flot minéral. J'écoutais les mille nuances du vent qui jouait dans mes oreilles. Je me frottai la joue contre la terre, renaissant peu à peu à la matière.

La première chose que je vis, ce furent des brins d'herbe. Je ne sais pas si vous avez déjà observé de près des brins d'herbe. Il n'y en a pas deux pareils. On distingue dans cette foule compacte des timides à peine poussés, des bedonnants rebondissant dans la brise, des bossus repliés sur eux-mêmes, des filiformes inspectant les alentours d'un air hautain, des dames aux larges hanches vert tendre, des agonisants déjà jaunis, des mousquetaires brandissant vers le ciel une lame affilée, des mélancoliques pleurant de grosses gouttes de rosée. Je restais ainsi, fasciné, savourant ce temps immobile.

Mon tibia m'élança de nouveau. Je me relevai sur un coude, avec les gestes lourds d'un astronaute qui revient à la pesanteur. Il y avait du sang sur l'herbe, un paisible écoulement vermillon qui dessinait sur la terre des canaux entrecroisés. Sur une pierre proéminente se reconnaissait nettement la trace d'un choc. C'est là que j'avais dû tomber.

– C'est rien, ça. Même pas cassé.

Je levai la tête et aperçus la vieille pour la première fois. Elle portait déjà un fichu, enveloppant un visage parcheminé qui avait perdu toute expression mais abritait encore des yeux clairs, vifs, souvent narquois. Elle me tendit le bras en écartant son châle à grosses mailles. Je n'osai le prendre. Elle insista. Je m'y appuyai d'abord timidement puis, constatant son étonnante force physique, je m'en servis comme d'un levier pour me hisser. Une fois debout, je vis l'encre noire du fjord et le vallonnement des landes à perte de vue. Les nuages s'amoncelaient sur la mer. Les moutons, sentant la tempête qui se préparait, se mirent à bêler.

– C'est... c'est... balbutiai-je.

– Hé oui, fit-elle d'un air blasé. C'est le paradis.

– Ce n'est pas possible !

– Rien n'est possible, ici. Tout est nécessaire. Ah, les jeunes, jamais contents !

– Et Theo ?

– Il viendra, lui aussi. À son rythme. Allez, rentrons, il faut quand même désinfecter.

Et bras dessus, bras dessous, sans un mot, nous marchâmes vers la maison aux épais murs de pierre noire dont la cheminée fumait et où nous attendaient le silence, la vieillesse et la mort.